

(Archives — Septembre 2009)

— Le ciel nous préserve des optimistes ?

« ...Car, même s'ils ont chacun leur manière de s'attaquer au problème, ... tous ces essayistes s'accordent sur un constat : nous vivons un moment unique dans l'histoire de l'humanité. Ce moment, le journaliste Hervé Kempf le définit comme la « *rencontre de l'espèce avec les limites de la biosphère* » ; la philosophe des sciences Isabelle Stengers, recourant délibérément à une image provocatrice — et s'en expliquant —, parle du « *surgissement de Gaïa (2)* ». Face à ce que Méheust qualifie de « *crise la plus profonde jamais affrontée par l'humanité* », on ne saurait se contenter de solutions techniques. C'est toute notre manière de penser, de nous représenter l'espèce humaine, sa vocation et sa place dans le monde, qui doit être révisée... Il faut bien le reconnaître : nous sommes mal armés pour procéder à cette nécessaire révolution de la pensée. ...

C'est François Flahault — *Le Crépuscule de Prométhée* — qui... va le plus loin dans l'exploration et la remise en question des certitudes dont nous avons hérité. Dans un jeu de piste intellectuel des plus convaincants, il traque l'évolution et la persistance plus ou moins souterraine du mythe de Prométhée à travers des siècles de culture occidentale. Il montre comment le prométhéisme moderne, cette folie des grandeurs fondée sur la confiance dans la capacité humaine à maîtriser totalement la nature — ce que Dupuy appelle pour sa part un « *humanisme orgueilleux* » —, a nourri et imprégné les arts, les sciences, les techniques, les idéologies (*lire l'extrait ci-dessous*). .. L'omniprésence de ce soubassement culturel a pour conséquence de le rendre invisible, alors que c'est lui qui, aujourd'hui, risque de nous mener à notre perte.

Là où les choses se corsent encore, c'est que le prométhéisme ne constitue pas un phénomène que l'on peut isoler facilement : il s'imbrique avec « *les valeurs dont nous sommes le plus fiers : l'idéal de liberté et de progrès, le mouvement d'émancipation de l'individu, la modernité qu'il nous paraît légitime de proposer ou d'imposer aux autres cultures* ». Tout l'enjeu est donc de parvenir à élaborer une conception « *non prométhéenne* » du progrès. Une conclusion partagée par Stengers, qui dit son attachement à l'héritage des Lumières, mais se demande « *comment en hériter* ». Comment trouver la bonne manière d'intervenir dans l'ordre naturel ? Comment s'autoriser à améliorer le sort de l'humanité sans pour autant jouer les apprentis sorciers ? Comment préserver l'autonomie conquise en Occident par l'individu sans pour autant faire de ce dernier une citadelle en le coupant de ses semblables ? Autant de questions qui devraient être au centre de nos préoccupations au cours des années à venir.

Au fil des pages, Flahault dégage les caractéristiques précises du prométhéisme : la conviction que l'homme a la capacité de rivaliser avec les dieux — et avec Dieu —, de leur disputer leur puissance ; qu'il ne fait pas partie de la nature, mais qu'il occupe par rapport à elle une position de surplomb. Il y est placé comme un colon, et il a vocation à se mesurer à elle, à la dominer, à l'exploiter, à la transformer. Il s'agit là d'une certitude si bien ancrée qu'elle explique sans doute pourquoi on ne peut s'empêcher d'être légèrement vexé lorsque Méheust énonce la raison pour laquelle la technoscience,

sauf à poursuivre dans une fuite en avant désastreuse, sera toujours incapable de réparer les dégâts qu'elle a elle-même causés : parce que « *la biosphère est plus complexe que l'intelligence qu'elle a engendrée* ».

...Par ailleurs, le prométhéisme invite à croire que « *la genèse de l'être humain (qu'il s'agisse du développement de l'espèce ou de celui de l'enfant) est un processus qui passe d'abord par l'interaction avec les choses, les interactions des individus entre eux venant en second lieu* ». Dans l'imaginaire occidental, l'homme commence en effet par façonner et maîtriser son environnement matériel ; puis, se rendant compte de l'intérêt qu'il pourrait y trouver, il décide de s'associer à d'autres individus pour « faire société » avec eux. Il a tendance à concevoir les rapports sociaux sur le même mode instrumental que son rapport aux choses, croyant par exemple pouvoir faire « table rase » de ce qui existe pour refaçonner à volonté la société en fonction d'un schéma idéal. Cette appartenance première de l'être humain à la nature, la vie sociale étant « en option », on la trouve aussi bien chez Jean-Jacques Rousseau que chez Daniel Defoe (*Robinson Crusoe*).

Or, comme le font remarquer de plus en plus d'auteurs, il s'agit là d'une vision aberrante : nul ne peut se constituer comme personne, comme individu, en dehors de tout rapport avec les autres. A l'évidence, « *la vie en société est une donnée naturelle de la condition humaine* », non un choix délibéré, et le « *contrat social* », un mythe. C'est sans doute chez l'écrivaine Ayn Rand, auteure-phare de la droite américaine, incarnation d'un individualisme poussé jusqu'à l'intégrisme, que l'erreur est la plus flagrante — même si sa vision du monde « *se fonde sur des présupposés très largement partagés, dont [elle] se contente de tirer des conclusions radicales* ». Pour elle, l'individualisme se justifie par le fait que « *l'esprit est un attribut individuel. Il n'existe rien de pareil à un cerveau collectif* ». C'est là, fait valoir Flahault, une fausse évidence : le cerveau, au contraire, est un « *organe social* », qui « *fonctionne en réseau* ». Pour développer une activité singulière, il a besoin d'être le plus possible stimulé par d'autres cerveaux. On pense toujours « *au sein d'un écosystème social et culturel* », et à partir de « *ce que les morts ont transmis aux vivants* ».

« *Les êtres qui vivent en fonction des autres n'ont plus de réalité, car leur réalité n'est plus en eux-mêmes* », affirme encore Rand, alors que c'est l'inverse qui est vrai : pour se développer en tant qu'individu, pour acquérir le sentiment de sa propre existence, un enfant a besoin d'interagir avec ceux qui l'entourent, à commencer par ses parents. Le paradoxe de la condition humaine, résume Flahault, c'est que « *l'être-soi vient d'un autre que soi* » et que « *l'indépendance naît de la dépendance* ». Si les romans de Rand rencontrent un tel succès aux Etats-Unis, c'est parce qu'il est toujours flatteur de s'identifier à un héros incompris de la masse des médiocres, défiant la société et prétendant ne tirer sa force vitale que de lui-même. Ce cliché, auquel des wagons de représentations romantiques ont préparé le terrain, joue sur le ressort de ce que Nancy Huston, parlant du succès du nihilisme en littérature, a baptisé « *grégarité élitiste* »... >>